

**R2 – 2014**

**« Les embrouilles du corps »**

**Parler avec son corps, diversité**

**Par Dominique Haarscher**

La diversité du rapport au corps est à la mesure de la diversité du rapport au langage et par conséquent, de la diversité humaine : autant de singularités que d'êtres parlants. Ne pas séparer ces deux aspects de notre réalité d'humain est notre point de départ.

Nous allons donc interroger les embrouilles du corps avec l'idée qu'au-delà des bizarreries, de l'écart des comportements au regard des idéaux de notre époque, il s'agit de cerner la fonction de ce qu'on pourrait nommer les arrangements de chacun avec son corps. Que peut-on en déduire pour l'accompagnement ? Que peut-on envisager d'autre qu'une approche éducative et normative qui, bien souvent, montre ses limites en tentant de supprimer ce qui, bien que « bizarre », a une valeur pragmatique pour le sujet ?

Nous allons converser dans les ateliers sur chaque arrangement inventé, inédit, plus ou moins opérant, de quelque vingt-deux sujets.

Comment s'y retrouver ? Le corps, c'est quoi ? Question en apparence incongrue tant le corps semble être une évidence commune. Mais elle s'avère pour nous essentielle dès lors que cette évidence se dissout face à nos observations cliniques. Nous le verrons tout au long de cette journée, il s'agit bien dans chaque cas que nous accueillons, de se poser la question de savoir ce qu'il en est du rapport du sujet à son corps et au corps de l'autre pour savoir comment travailler avec lui, quelle direction donner à notre accompagnement.

Déjà, comme indiqué dans l'argument, l'idée qu'on n'est pas un corps, mais qu'on a un corps, requiert une réflexion. Cette assertion marque la ligne de fracture entre l'humain et l'animal.

Tout être vivant – j'entends humain et animal – a un corps, pourrait-on dire, de la même manière qu'il est son corps.

L'animal est un corps vivant guidé par ses instincts. Il n'a pas l'idée de l'avoir, parce que l'avoir suppose la pensée dont l'étoffe est le langage. Si l'on parle des langages chez les animaux, ils se réduisent toujours à un code immuable, univoque, incomparable avec le langage humain. Ce code fait de signes sert uniquement à la communication.

Le langage chez l'être parlant déborde largement la forme du code dès lors qu'il est ouvert à l'équivocité, à la prolifération de sens, et ainsi brouille la simple fonction de communication. Comment, au fond, expliquer que pour l'humain, le langage complique la vie au lieu de la simplifier?

Je disais que l'on pourrait dire que tout vivant a un corps et est son corps. Prenons cet exemple pour expliciter la difficulté même du langage dans l'équivocité qu'il produit : dire « est son corps » - je précise « e-s-t » -, justement parce que l'être humain peut haïr son corps et entendre dans le signifiant l'équivoque possible entre « il est » et « il hait » ; ce que l'animal ne peut faire. L'équivocité implique nécessairement le processus d'interprétation et fait en sorte que les malentendus sont notre pain quotidien. Mais plus radicalement, ce point de structure est générateur de perplexité, voire d'angoisse, ainsi que d'interprétations parfois totalement farfelues, voire délirantes, ayant des effets dans le rapport au corps et aux autres.

De plus, dans la parole, l'énonciation et la voix entrent en jeu, c'est-à-dire que cela implique le corps. Ce n'est pas sans impact sur l'expérience sensible, directe du corps.

Ainsi, le corps et le langage sont connectés dans un rapport complexe. La moindre sensation est immédiatement traitée, modulée par notre subjectivité. Cela peut expliquer par exemple que certains peuvent avoir une extrême sensibilité à la douleur quand d'autres ne l'éprouvent pas. Ou encore, dans un autre style, Mr. P qui affirme que les voix lui font plus mal que les coups qu'il s'inflige-sur le corps.

C'est du fait du langage que l'être parlant n'est pas comme l'animal, guidé par l'instinct « naturel », « inné », mais bien par ce que Freud a nommé la pulsion.

Freud explique que la poussée pulsionnelle est constante et il la distingue de l'instinct qui, lui, est cyclique et s'éteint avec la satisfaction du besoin. Cela n'a rien avoir avec ce que nous nommons le désir chez l'humain, caractérisé par un remaniement en profondeur des besoins par la prise du langage sur le vivant. Pour prendre l'exemple le plus simple, la pulsion orale va bien au-delà du besoin vital de se nourrir. Désir, plaisir et jouissance y sont convoqués. Les mignardises qui nous attendent au bar seront, selon le rapport à l'oralité de chacun, boudées, dévorées, savourées ou que sais-je encore, mais toujours bien loin en tout cas du besoin !

Nous devons aussi tenir compte, comme le docteur Jacques Lacan l'a montré, qu'il n'y a pas de langage hors relation à l'Autre. Sans le discours, mais aussi sans la

reconnaissance de l'Autre, il n'y a pas de corps, seulement l'organisme. Ainsi, si l'on peut dire qu'on naît avec un organisme, le corps, on le construit dans un bain de langage. On parle déjà de l'enfant à venir, et puis on s'adresse à lui avec des mots qui ne sont pas sans impact dans le corps. Et ce d'autant plus que ces paroles sont nouées aux affects tels que la joie, l'amour, le bonheur ou encore l'angoisse, le rejet, l'indifférence...

En général, nous ne pensons pas tout le temps à la manière dont notre corps tient. Nous ne nous demandons pas si ce corps nous appartient, s'il est bien là, s'il n'est pas fictif, s'il ne va pas partir en morceaux... Nous ne pensons pas sans cesse à son fonctionnement interne ou à imaginer des modes d'emploi pour avoir le sentiment, voire la certitude, que nous l'habitons.

Alors, toutes ces expressions telles que « se faire un corps », « se construire un corps », « faire tenir le corps » témoignent bien de la difficulté pour certains de « faire avec » le corps qu'ils ont.

La question devient celle-ci : lorsque le corps échappe, ne se soutient de rien, lorsqu'il est vécu comme non existant ou non unifié, quand l'image vacille, change, renvoie à autre chose, quand le symbolique n'a pas de prise sur le corps, comment s'en fabriquer un ?

Nous venons d'entendre comment certains artistes<sup>1</sup> se débrouillent et inventent des « solutions » qui nous paraissent incongrues, hors-normes, folles, même insupportables dans le cas de Nebreda et qui, pourtant, sont ce qu'ils ont bricolé pour survivre avec un corps qui leur est foncièrement étrange ou étranger.

Dans cette perspective, je voudrais relever les bricolages plus ou moins précaires trouvés par les sujets et soutenus par les intervenants parce que, et j'insiste sur point, cela n'est pas sans la dimension du lien transférentiel.

Que de richesses cliniques ! Plus je lisais les cas, plus me venaient d'autres agencements et recoupements entre les textes.

---

<sup>1</sup> Il s'agit des artistes qui ont fait l'objet de l'après-midi préparatoire à notre journée : A. Artaud, D. Nebreda, C. Chawaf, N. Gassel, D. Pennac

Gina décide pour se faire un corps qui tient, d'ajouter un pénis pour fermer le corps, pour avoir un corps impénétrable ; avant les opérations de changement de sexe, on explique à Gina - qui se fait déjà appeler Gino - les effets possibles de la testostérone ; elle en sent les effets aussitôt : les muscles et la pilosité augmentent ; ainsi, le signifiant opère avant l'injection du produit !

William fixe son être à une phrase prononcée dans sa famille : « il faut être patient dans la vie » ; en réponse à quoi il dit « je teste ma patience » à savoir qu'il se retient, se contient au point que son corps est « figé comme une marionnette sans fil ».

Dans plusieurs cas, nous trouvons différentes modalités d'habiller le corps.

L'habillement renvoie à plusieurs facettes. L'habit fait parfois le moine ou le moi dans la psychose ! Cela peut être un « comme si » purement spéculaire, ou un branchement sur un autre, autrement dit une identification imaginaire, tous deux sur fond d'absence d'identité.

Arsène peut « habiller » son corps en réparant sa dentition pour l'occasion où il rencontrerait une femme, mais à condition d'infiniter ce temps ; si la rencontre a lieu, son corps lâche. Prendre soin de son corps est devenu un travail qui lui permet de vivre dans un « désordre organisé » soutenu par les divers intervenants.

Albin, s'habille en loubard ou se maquille, se parfume, se travestit. La dualité de son habit reflète-t-elle celle de son nom et son prénom ? Son nom de famille est un prénom féminin, comme s'il incarnait dans son corps cette dualité. La production d'un objet hors-corps, une BD dans laquelle il réécrit son histoire, fait office de traitement par l'écrit et produira indirectement un apaisement de ce qu'il infligeait à son corps.

Que faire lorsque la déchéance du corps débouche sur la honte ? L'accompagnement dont Madame K a bénéficié témoigne de sa difficulté d'exister au-delà des apparences. Durant toute son existence, elle se soutient du signifiant « dignité ». Cet appui restera à l'avant-plan dans sa décision d'avoir le droit de mourir dans la dignité.

Chez Sophie, l'habillement ne tient pas à un signifiant, mais au branchement sur son père. Sans son "père doudou" comme elle le nomme, son corps lui échappe.

Autre variante, cette femme hospitalisée qui, perdant son statut de mère au départ de ses enfants devenus adultes, n'est plus rien. « Être mère sinon plus rien », dit-elle. Ici, ce n'est pas l'habit qui tombe, c'est le corps qui part à la dérive tentant de se raccrocher à la vie par la lenteur avec cet appel à l'équipe : « freinez-moi ! », seul moyen de se préserver.

Pour Franz, ce n'est pas la perte de son statut parental qui pousse au laisser tomber du corps. Sans arrimage à un autre, sans un semblable auprès duquel il a une place privilégiée, il se recroqueville réellement sur lui-même, au point que son identité même s'effrite comme en témoigne cette demande adressée à l'équipe : « Franz c'est bien mon nom ? »

Être transparente pour l'Autre maternel a mené Inès à prendre le chemin du corps malade pour tenter d'avoir une place auprès de l'Autre médical. La déloger de cette place d'objet de soin par une place faite à sa parole est d'autant plus difficile que pour elle, parler équivaut à « vomir les mots ».

Les trois cas d'enfants montrent comment il s'agit d'abord de construire un corps imaginaire là où une inséparation d'avec le corps de la mère empêche l'enfant de se faire un corps ; qu'il s'agisse de collage, de mutisme ou de cri, le corps déborde. Avec Sandra, Hakim et Augusto, il s'agit de dire oui aux inventions de ces petits sujets en mal de se construire un corps pour leur permettre de pouvoir dire non à ce qui les envahit.

Ici encore plus qu'avec les adultes, nous voyons l'indispensable accompagnement d'un intervenant ou d'une équipe.

Bruno, 11 ans, est aussi aux prises avec une question de séparation qui se manifeste par l'angoisse face à des troubles physiques. C'est par l'usage de l'interprétation qu'il va concevoir qu'on peut avoir des symptômes physiques et rester vivant.

Madame A s'évanouit dans le lieu où elle vient chercher une écoute. Elle présente son corps épuisé par le réel de la persécution. D'accepter ce phénomène de corps tel quel et

de s'en occuper ouvrira la possibilité pour cette femme muselée par le père d'oser prendre place par le dire.

La question du choix du sexe est aussi centrale dans quelques cas : le sexe biologique ne fait pas le destin. L'enfant naît garçon ou fille, reste pour lui à réaliser l'assomption subjective de son sexe. On le voit clairement avec Gina-o qui décide de se faire opérer. De son côté, Arielle ne va pas jusqu'au changement de sexe, mais réalise diverses manœuvres sur le corps réel pour échapper à son être féminin qu'elle n'aime pas.

Autre facette intéressante, Arielle nous enseigne comment le branchement sur l'autre, peut être indispensable, à la condition de « mesurer » la bonne distance. Trop de présence l'envahit ; trop peu, elle est larguée.

Dans plusieurs textes, nous voyons la fonction de l'atelier musique sous différents usages. Pour Alison, c'est la musicalité de la langue associée au corps en mouvement qui opère. Pour T., l'invention de chorégraphies devant un public et sa nomination de « chef de cœur » lui permettent de tenir debout. S. pourra se réapproprier le lien social en passant par le rythme et le comptage. Enfin, c'est par le fil de la belle voix, fut-elle « naziarde » que Judith traitera son être rien.

Mr P. est envahi par une puce électronique placée dans son cerveau. On peut parler ici d'un objet « in-corps » comme manifestation de l'étrangeté pulsionnelle.

Kamil a pu réduire l'envahissement du délire grâce à une prise en charge pragmatique de ses « petites blessures », mais aussi par l'activité sportive lui permettant de se bâtir un « corps d'homme » avec, en point de mire, la rencontre avec une femme.

Léon nous apprend que la parole ne suffit pas. Son identité doit en passer par le marquage du corps. Ainsi, quand ses valeurs changent, certains tatouages doivent être effacés et remplacés.

## **Conclusion**

Tous ces traitements symbolico-imaginaires, ou dans le réel, nous apprennent à ne pas aller trop vite et surtout, à accepter de remanier les hypothèses d'accompagnement.

Les traitements, dans leur diversité, sont en lien direct avec une relation transférentielle. C'est par ce lien - pour certains cas de l'ordre d'un branchement indispensable - qu'ont pu se faire ces diverses inventions.

Je terminerai par une question : au fond, quand nous observons dans la pratique quotidienne, des sujets qui s'infligent des traitements qui nous semblent et qui sont « objectivement » ravageants pour le corps, comment agir et réagir sans se mettre en position de savoir ce qui est bien pour un sujet, pour un corps, comme s'il y avait un « bon » traitement du corps généralisable ?